

◆ GMT PRODUCTIONS ◆

présente

Bérénice

TRAGÉDIE DE
JEAN RACINE

ADAPTATION
JEAN-CLAUDE CARRIÈRE
JEAN-DANIEL VERHAEGHE

RÉALISATION
JEAN-DANIEL VERHAEGHE

27/07/99

27 RUE MARBEUF 75008 PARIS ◆ Tél : 01 53 57 51 00 ◆ Fax : 01 53 57 51 50

E-mail : sagmt@wanadoo.fr

S.A. AU CAPITAL DE 2 550 000 F - 342 171 667 RCS PARIS - TVA : FR 00 342 171 667

BÉRÉNICE
d'après l'œuvre de Jean Racine

Titus qui aimait passionnément Bérénice et qui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son Empire.

Préface de Jean Racine

SYNOPSIS

La Rome antique. Antiochus vient dire adieu à Bérénice, reine de Palestine : il quitte le service de Titus, bientôt empereur, ne supportant pas le mariage prochain de ce dernier avec Bérénice. En vérité il révèle à la jeune femme l'amour qu'il lui porte, en secret, depuis des années.

Choquée par cet aveu, Bérénice consent au départ d'Antiochus.

Mais elle ne sait pas encore que Titus, pressé par son fidèle Arsace, s'apprête à prendre une décision terrible : renoncer au mariage, et par là même renoncer à son amour pour Bérénice, car le peuple de Rome ne saurait accepter que la femme de l'Empereur soit une étrangère.

Meurtri par la décision qu'il doit prendre et manquant de courage, Titus charge Antiochus d'annoncer à Bérénice que le mariage n'aura pas lieu. Il le charge aussi de raccompagner Bérénice en Palestine.

Bérénice ne veut pas croire les paroles d'Antiochus. Elle demande un entretien à Titus. Celui-ci fait comprendre alors qu'effectivement, l'épouser signifierait qu'il renonce à l'empire.

Bérénice veut mourir.

Antiochus supplie alors Titus de revenir sur sa décision. En vain. Il avoue du même coup à Titus l'amour qu'il porte à Bérénice. Mais Bérénice le repousse une fois encore et lui ordonne de ne plus la revoir. Elle décide à quitter Rome, ne souffrant pas d'aimer Titus en vain.

Titus reste seul, avec le pouvoir.

Le générique se déroule sur des flammes celles d'une torchère qui brûle.

Séquence 1 – Chambre Sépulcrale

La chambre est éclairée par des torchères.

Titus se recueille devant la niche où reposent les cendres de l'empereur Vespasien son père. À quelques pas derrière lui, une dizaine de notables romains observent le plus grand silence.

Sur ces images apparaît le texte suivant :

« Nous sommes en l'an 79 après Jésus-Christ.
L'Empereur Vespasien vient de mourir,
son fils Titus est appelé à lui succéder. »

Séquence 2 – Couloir.

Nous sommes dans l'aile du Palais Impérial de Titus (dans le couloir qui mène à ce que nous appellerons « La Salle des Trophées ») où règne une certaine animation. Des peintres, sur des tréteaux, terminent une fresque, des esclaves traversent le couloir avec des vasques de fruits, d'autres accrochent des guirlandes de fleurs. On devine la préparation d'une fête. Au milieu d'eux, se dirigeant vers la porte ouvrant sur la Salle des Trophées, apparaissent Antiochus et son ami et confident Arsace.

Séquence 3 – La Salle des trophées.

C'est une vaste salle dans laquelle, outre les bustes des empereurs Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Vespasien, sont rassemblés des aigles, des faisceaux, des colonnes de victoire, des bas-reliefs de marbre où l'on voit des captifs enchaînés, des butins, des scènes de guerre.

Tout ici proclame la toute puissance de l'empire Romain. Une autre porte ouvre également sur cette pièce, qui s'ouvre aussi sur plusieurs petits patios avec des fontaines. Une large ouverture donne sur une terrasse qui surplombe un jardin auquel on accède par une vingtaine de marches. Cette terrasse forme un péristyle qui court le long de cette partie du palais.

Arsace regarde, ébahi, cet ensemble de fontaines, de tables de marbre, de trophées.

ANTIOCHUS

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe et solitaire
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'ils se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret
J'ose lui demander un entretien secret.

Arsace, tout en écoutant son maître, semble ne pas pouvoir détacher son regard des objets qui l'entourent. De sa main il caresse telle statue ou telle vasque. Antiochus le rappelle à l'ordre.

ANTIOCHUS

Va, dis-je ; et sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

Arsace s'exécute et Antiochus reste seul. Il jette un coup d'œil à une statue représentant Vénus et à laquelle il semble s'adresser.

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire : « Je vous aime ? »

Très vite, il revient sur lui-même.

Mais quoi ? déjà je tremble, et mon cœur agité,
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité ?
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.

Séquence 4 – Péristyle.

Antiochus se dirige vers une succession de petits patios d'un pas décidé mais qui, au cours de sa réflexion, va se ralentir. Il hésite, il s'arrête à la fin devant une fontaine.

ANTIOCHUS

Retirons-nous, sortons ; et sans nous découvrir
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ? souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ? même en la perdant redouter son courroux ?

Comme s'il s'adressait à elle :

Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.

Il se détourne, il se parle à lui-même :

Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons : c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

Le retour d'Arsace le tire de sa réflexion.

ANTIOCHUS

Arsace, entrerons-nous ?

Arsace presse le pas et va au devant d'Antiochus.

ARSACE

Seigneur, j'ai vu la reine ;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur

Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour
Et si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS, après un silence
Hélas !

ARSACE
Quoi ? ce discours pourrait-il vous troubler ?

Antiochus paraît extrêmement ému.

ANTIOCHUS
Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE
Vous la verrez, Seigneur : Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir,
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS
Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avais chargé ?

ARSACE
Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS
Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

Arsace semble ne pas avoir compris. Il insiste.

ARSACE

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS

Moi.

ARSACE

Vous ?

ANTIOCHUS

En sortant du palais.

Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

Séquence 5 – La Salle des trophées.

Antiochus regagne la salle des trophées, suivi par Arsace.

ARSACE

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos États,
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

Antiochus, sur la terrasse, s'apprêtait à partir par le jardin. Il se retourne, la porte vient de s'ouvrir. On comprend qu'il attend Bérénice. Ce sont quatre esclaves qui apportent le buste du nouvel empereur, Titus, pour le mettre à côté de celui de son père. Déçu, Antiochus va pour s'en aller quand Arsace

le rattrape. Pendant ce temps, les esclaves installent le buste sur la colonne en déplaçant celui de Vespasien qui y trônait.

ARSACE

Quoi donc ? de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir :
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?

Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui jadis témoin de vos combats
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'on vous a vu répandre.
Si pressé du désir de revoir vos États,
Vous vous laissez de vivre où vous ne réglez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point ?

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise ?

J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Eh bien, Seigneur ?

ANTIOCHUS

Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment ?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE

Dans quel trouble, Seigneur, jetez-vous mon esprit ?

Les esclaves sortent et par la porte on aperçoit Bérénice, suivie par plusieurs dames de sa cour.

Séquence 6 – Péristyle.

ANTIOCHUS

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

Arsace s'efface. Bérénice entre dans la pièce avec Phénice, qui reste loin derrière elle. Bérénice se dirige sur la terrasse pour rejoindre Antiochus et retrouver un peu de solitude et de calme. Dans le jardin quelques esclaves tressent des guirlandes de fleurs ou de feuilles comme celles déjà vues dans le couloir. L'atmosphère est paisible.

BÉRÉNICE

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune ;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir : ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi ? cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins,
Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses,
Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,

Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, Madame ? Et selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

Antiochus voit ses craintes confirmées. Mais il parvient encore à cacher son émotion à Bérénice, qui est toute à sa joie, et ne parle que de Titus.

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes :
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour
Avait même en secret suspendu son amour ;
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours attaché sur ma vue ;
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même.
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière,
Et si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous ? Ah ciel ! quel adieu ! quel langage !
Prince, vous vous troublez et changez de visage ?

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

Antiochus descend l'escalier, menant au jardin. Il est aussitôt suivi par Bérénice. La suite du dialogue se déroule dans le jardin.

BÉRÉNICE

Quoi ? ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS, sans être entendu d'elle
Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous ? parlez : c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

Il accepte alors de lui faire face et de lui parler.

ANTIOCHUS

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai ; j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère ;
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut ;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputais longtemps, je fis parler mes yeux ;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence,
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes.
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !

La valeur de Titus surpassait ma fureur.
 Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
 Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,
 Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
 Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
 Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
 Son malheureux rival ne semblait que le suivre.

Bérénice marque son intérêt quand on lui parle de Titus.
 Antiochus le remarque.

ANTIOCHUS

Je vois que votre cœur m'applaudit en secret,
 Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
 Et que trop attentive à ce récit funeste,
 En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
 Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
 Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
 Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
 Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.

Antiochus s'écarte de Bérénice et s'avance seul, comme poursuivant un monologue :

Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
 Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
 Je demeurai longtemps errant dans Césarée
 Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.
 Je vous redemandais à vos tristes États ;
 Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
 Mais enfin succombant à ma mélancolie,
 Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
 Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
 Titus en m'embrassant m'amena devant vous ;
 Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
 Et mon amour devint le confident du vôtre.

Antiochus se retourne vers Bérénice et revient vers elle :

Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs :
 Rome, Vespasien traversaient vos soupirs ;
 Après tant de combats Titus cédait peut-être.
 Vespasien est mort, et Titus est le maître.
 Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours

De son nouvel empire examiner le cours.
 Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête.
 Assez d'autres sans moi, témoins de cette fête,
 À vos heureux transports viendront joindre les leurs ;
 Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
 D'un inutile amour trop constante victime,
 Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
 Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
 Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

À l'écouter, elle a montré du déplaisir, et même une colère contenue.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée
 Qui doit avec César unir ma destinée,
 Il fût quelque mortel qui pût impunément
 Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
 Mais de mon amitié mon silence est un gage :

Bérénice s'éloigne d'Antiochus et remonte l'escalier vers la terrasse.

J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
 Je n'en ai point troublé le cours injurieux ;
 Je fais plus :

Elle s'arrête, se retourne vers Antiochus en bas des marches :

À regret je reçois vos adieux.
 Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
 Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
 Avec tout l'univers j'honorais vos vertus ;
 Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
 Cent fois je me suis fait une douceur extrême
 D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

Antiochus la rejoint d'une enjambée sur l'escalier (en haut, sur la terrasse, Phénice et Arsace regardent discrètement).

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
 Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
 Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiète,
 Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.

Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits,
Qui me voyant toujours ne me voyaient jamais.

Ils se regardent. Un temps.
Antiochus reprend :

Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Adieu.

Antiochus redescend les marches et s'éloigne.
Arsace le rejoint et croise Bérénice dans l'escalier. En haut des marches,
Phénice se dirige vers Bérénice.

PHÉNICE

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez vous pas ?

BÉRÉNICE

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE

Je l'aurais retenu.

Bérénice regarde Antiochus et Arsace s'éloigner.

BÉRÉNICE

Qui ? moi ? le retenir ?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

Phénice, la première, introduit l'idée d'un danger possible :

PHÉNICE

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux.
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous,
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine ;
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

Bérénice a détaché son regard d'Antiochus et s'en est retournée vers la salle
des Trophées. À son tour, elle prend conscience de la puissance de Rome,

et elle parle, s'efforçant de se cacher à elle-même son inquiétude, de se rassurer, au milieu des faisceaux, des aigles de l'empire. Elle ne peut ignorer le buste de Titus.

BÉRÉNICE

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur ?

Ses yeux se posent sur les trophées

BÉRÉNICE

Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux, cette douce présence...
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !

Elle revient à Phénice

Parle : peut-on le voir sans penser comme moi
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître ?
Que tardons-nous ? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel, qui le protège, offrir aussi nos vœux.

Les deux femmes s'éloignent. Nous restons sur l'aigle impérial.

Séquence 8 – Entrée Palais de Titus

Une pièce que nous appellerions corridor, ou atrium. De chaque côté, des bancs où des esclaves sont assis. À l'arrivée de Titus, ils se lèvent et présentent leurs hommages. Plus loin d'autres personnalités romaines.
Un esclave, dans l'oreille de Titus, souffle leurs noms. L'empereur les salue

et en même temps s'adresse à Paulin. Parfois, un des esclaves ou un des dignitaires offre à Titus un cadeau : parfum, statuette, bijou.

TITUS

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN

J'ai couru chez la reine :
Dans son appartement ce Prince avait paru ;
Il en était sorti lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, Seigneur.

TITUS (baissant la voix)

Trop aimable princesse !

Hélas !

PAULIN

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi :
Vous la plaignez ?

Le groupe (Titus est accompagné de la cour, comme dans la séquence 1) s'arrête devant la porte donnant sur les appartements de Titus.

TITUS

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

Séquence 9 – Une pièce de l'appartement de Titus

Quatre esclaves débarrassent Titus de son manteau. Ils lui remettent une autre toge, et un lourd collier. Titus, légèrement agacé, les renvoie dès la « cérémonie » terminée.

La pièce est assez grande. De grands panneaux de couleur ornent les murs,

dont une fresque représentant Venus séduite par Mars. Un lit, un fauteuil sur une estrade et une large table de marbre garnie de coupes de fruits.

Comme dans tout intérieur romain coule une fontaine. La pièce s'ouvre sur une galerie (péristyle) qui, faisant le tour de cette aile du palais, rejoint la salle des trophées.

Pendant le début de la scène Titus s'est livré aux mains des esclaves. Puis il s'avance vers la table de marbre pour manger quelques fruits.

TITUS

Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique ?
Parlez : qu'entendez-vous ?

PAULIN

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle ?

PAULIN

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux ;
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
À ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus noble théâtre ;
Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.

Sentant chez Paulin quelques réticences à parler, il insiste, il le presse :

TITUS

Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte ;
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :

J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète,
 Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
 Fût toujours jusqu'à moi passer la vérité.
 Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
 Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?
 Dois-je croire qu'assise au trône des Césars
 Une si belle reine offensât ses regards ?

Titus se déplace vers la grande table de marbre.
 Paulin hésite, puis se décide à répondre :

PAULIN

N'en doutez point, Seigneur : soit raison, soit caprice,
 Rome ne l'attend point pour son impératrice.
 On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains
 Semblent vous demander l'empire des humains.
 Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
 Elle a mille vertus, mais, Seigneur, elle est reine.
 Rome, par une loi qui ne se peut changer,
 N'admet avec son sang aucun sang étranger,
 Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
 Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.

Titus n'est qu'à demi surpris par ce que lui dit Paulin. Il s'y attendait.

PAULIN

D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
 Rome à ce nom si noble et si saint autrefois,
 Attacha pour jamais une haine puissante ;
 Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
 Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
 Survit dans tous les cœurs après la liberté.
 Vous m'avez demandé sur tout d'être sincère.
 De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
 Des fers de Claudius Félix encor flétri,
 De deux reines, Seigneur, devenir le mari ;
 Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
 Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.
 C'est ce que les Romains pensent de votre amour,
 Et je ne répons pas, avant la fin du jour,
 Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
 Ne vous redise ici ce que je viens de dire ;
 Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
 Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
 Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN

Cet amour est ardent, il faut le confesser.

Titus va s'asseoir sur le trône.

TITUS

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus ; Je n'ai rien de secret à tes yeux :
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux Dieux
J'ai même souhaité la place de mon père,
Moi, Paulin, qui cent fois si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens.
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... ô ciel ! puis-je le déclarer ?

PAULIN

Quoi, Seigneur ?

Titus fait maintenant part à Paulin de sa décision :

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé la victoire ;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,

Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
 J'aimais, je soupirais dans une paix profonde :
 Un autre était chargé de l'empire du monde.
 Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
 Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
 Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
 Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
 De mon aimable erreur je fus désabusé :
 Je sentis le fardeau qui m'était imposé ;
 Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
 Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même,
 Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
 Livrait à l'univers le reste de mes jours.
 Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
 Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
 Si dès le premier pas, renversant tous ses droits,
 Je fondais mon bonheur sur le débris des lois !
 Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
 J'y voulus préparer la triste Bérénice.
 Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours
 J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours,

Sur ces derniers vers, Titus s'est levé et s'est dirigé vers le jardin.

Séquence 10 – Péristyle et Appartement Bérénice.

De son appartement Bérénice observe le jardin. Des esclaves s'affairent autour d'elle. Rutile vient se présenter. Nous n'entendons pas ce qu'ils se disent puisqu'en VOIX OFF continue le texte de TITUS. Bérénice quitte la pièce.

TITUS – off –

Et dès le premier mot ma langue embarrassée
 Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
 J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur
 Lui ferait pressentir notre commun malheur ;
 Mais sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
 Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
 Et ne prévoit rien moins dans cette obscurité
 Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
 Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance :
 Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.

Séquence 11 – Appartement Titus

Nous revenons sur Titus et Paulin.

TITUS

J'attends Antiochus pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder :
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

Paulin ne cache pas sa satisfaction. Il emploie des mots (gloire, victoire, noble, héros, vaincre) qu'il sait propres à toucher Titus.

PAULIN

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attachait la victoire.
La Judée asservie et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, Seigneur, détruire son ouvrage,
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

Titus a remarqué les mots dont Paulin s'est servi :

TITUS

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Je suivais du plaisir la pente trop aisée.

Titus se cache derrière un rideau car il voit soudain passer Bérénice sur la terrasse. Elle est précédée de Rutile et suivie de Phénice. En la regardant passer il murmure, dissimulé :

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur !
Je prodiguai mon sang : tout fit place à mes armes ;
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :

J'entrepris le bonheur de mille malheureux ;
 On vit de toutes parts mes bontés se répandre,
 Heureux ! et plus heureux que tu ne peux comprendre,
 Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
 Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
 Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
 Tout ce qui je lui dois va retomber sur elle.
 Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
 Je lui dirai : « Partez, et ne me voyez plus. »

PAULIN

Hé quoi ! Seigneur, hé quoi ! cette magnificence
 Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
 Tant d'honneurs dont l'excès a surpris le sénat
 Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
 Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS

Faibles amusements d'une douleur si grande !
 Je connais Bérénice, et ne sais que trop bien
 Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
 Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée
 (Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?)
 Sans avoir en aimant d'objet que son amour
 Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,

Séquence 12 – Couloir

Bérénice s'avance dans le couloir. Elle est saluée. On entend la voix off de Titus qui continue :

TITUS – off –

Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
 Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
 Encor, si quelquefois un peu moins assidu
 Je passe le moment où je suis attendu,
 Je la revois bientôt de pleurs toute trempée.
 Ma main à les sécher est longtemps occupée.
 Enfin tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissants,
 Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
 Soins de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
 Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.

Bérénice répond discrètement aux saluts. Elle est souriante. Elle paraît ne se douter encore de rien.

Séquence 13 – Appartement de Titus

Nous revenons sur Titus.

TITUS

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N’y songeons plus. Allons cher Paulin : plus j’y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel ! je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n’y faut plus penser.
Je connais mon devoir, c’est à moi de le suivre :
Je n’examine point si j’y pourrai survivre.

Rutile apparaît à la porte.

RUTILE

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS

Ah ! Paulin.

PAULIN

Quoi ? déjà vous semblez reculer !
De vos nobles projets, Seigneur, qu’il vous souvienne :
Voici le temps.

TITUS

Eh bien ! voyons-la.

Titus s’avance vers la terrasse.

Qu’elle vienne.

Bérénice entre dans la pièce puis se dirige vers la terrasse pour retrouver Titus.

Séquence 14 – Péristyle (côté Titus).

Sur la terrasse, Titus retrouve Bérénice. Nous les voyons ensemble pour la première fois.

BÉRÉNICE

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
 De votre solitude interrompt le secret.
 Mais, Seigneur (car je sais que cet ami sincère
 Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère)
 Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
 Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas.
 J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
 Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
 Hélas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
 Votre amour ne peut-il paraître qu'au Sénat ?
 Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
 Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
 De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
 N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
 Depuis quand voyez-vous que ma grandeur me touche ?
 Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
 Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
 Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
 Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire ?
 Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
 Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !

Elle s'arrête un instant comme si elle attendait quelques mots de Titus, mais il ne dit rien.

BÉRÉNICE

Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris ?
 Dans vos secrets discours étais-je intéressée
 Seigneur ? Étais-je au moins présente à la pensée ?

TITUS

N'en doutez point, Madame, et j'atteste les dieux
 Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
 L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
 Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

Bérénice remarque quelque chose d'inhabituel dans la voix, dans l'attitude de Titus.

BÉRÉNICE

Hé quoi ? vous me jurez une éternelle ardeur
Et vous me la jurez avec cette froideur ?
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

Titus retourne dans son appartement.

Séquence 15 – Appartement Titus

Bérénice reste à la limite de la terrasse, entre lumière et ombre, et un instant plus tard se décide à entrer chez Titus. Pour la première fois, nous la sentons inquiète.

TITUS

Madame...

BÉRÉNICE

Eh bien, Seigneur ? Mais quoi ? sans me répondre,
Vous détournez les yeux et semblez vous confondre !
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS

Plût au ciel que mon père, hélas ! vécût encore !
Que je vivais heureux !

Bérénice a rejoint Titus qui a présent lui tourne le dos. Elle arrive consolante et aimante, voulant encore attribuer l'attitude de Titus à la mort récente de son père.

BÉRÉNICE

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire,
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt, je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler ;
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,

Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs !
Vous regrettez un père ; hélas, faibles douleurs !
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore),
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore ;
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment ;
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...

TITUS

Madame, hélas ! que me venez-vous dire ?
Quel temps choisissez-vous ? Ah ! de grâce arrêtez.
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

Un mot vient de frapper Bérénice.

BÉRÉNICE

Pour un ingrat, Seigneur ! Et le pouvez-vous être ?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

TITUS

Non, Madame. Jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE

Achevez.

TITUS

Hélas !

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome... L'empire...

BÉRÉNICE

Eh bien ?

Ils sont très près l'un de l'autre, presque à s'embrasser, quand Titus rompt le charme en s'en allant brusquement par la terrasse. Il dit à Paulin :

TITUS

Sortons, Paulin ; je ne puis rien lui dire.

Bérénice reste seule, très étonnée.

BÉRÉNICE

Quoi ! me quitter sitôt, et ne me dire rien ?

Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !

Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? et que dit ce silence ?

PHÉNICE

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.

D'un pas rapide, Bérénice se dirige vers la porte et sort.

Séquence 16 – Le couloir

Bérénice, après quelques pas dans le couloir, s'arrête, oppressée, et dit à Phénice :

BÉRÉNICE

Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,

Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.

Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.

Parle. N'ai-je rien dit qui puisse lui déplaire ?

Que sais-je ? J'ai peut-être avec trop de chaleur

Rabaissé ses présents ou blâmé sa douleur.

N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?

Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.

Hélas ! s'il était vrai...

Elle se remet à marcher.

Mais non, il a cent fois

Rassuré mon amour contre leur dures lois ;

Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude :

Je ne respire pas dans cette incertitude.

Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser

Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser ?

Elle s'arrête, veut revenir en arrière, y renonce.

Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,

Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,

Elles ouvrent une porte (ou une tenture) qui les conduit chez Bérénice.

Séquence 17 – Appartement Bérénice

BÉRÉNICE

Phénice : il aura su tout ce qui s'est passé ;
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.

Elle s'efforce de retrouver l'espoir, de se convaincre elle-même.

BÉRÉNICE

Allons Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire :
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux ;
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Elle regarde Phénice, lui sourit et l'embrasse, puis elle rit.

Séquence 18 – Atrium

Antiochus, suivi d'Arsace, traverse l'atrium où règne une certaine animation. Des esclaves apportent, dans des tissus, des fleurs séchées. Sur un côté de la pièce, des femmes écrasent ces fleurs et les mettent à macérer dans de grands récipients de terre cuite. Sur son passage, comme il se doit, Antiochus est salué et répond aux signes de sympathie qui lui sont donnés. Interpellé par Titus (entouré de quelques dignitaires) il s'arrête et se retourne. Titus s'avance vers lui.

TITUS

Quoi ! Prince, vous partiez ? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite ?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux ?
Que diront avec moi la cour, Rome, l'empire ?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire ?
De quoi m'accusez-vous ? Vous avais-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois ?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS
Moi, Seigneur ?

TITUS
Vous.

ANTIOCHUS
Hélas ! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux ?

Séquence 19 – Appartement TITUS.

Titus entraîne Antiochus à l'écart dans son appartement. Deux esclaves s'affairent sur des tréteaux à terminer une mosaïque. Titus, d'un signe bref, les fait sortir.

Il veut être seul avec Antiochus.

TITUS
Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire.
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous ;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS
Moi, paraître à ses yeux ?
La reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS
Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS
Ah ! parlez-lui, Seigneur : la reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.

Je réponds, en partant, de son obéissance ;
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS

Ah ! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire !
Que je serais heureux, si j'avais à le faire !
Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater ;
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

Une deuxième fois, Antiochus est vivement surpris.

ANTIOCHUS

La quitter ! Vous, Seigneur ?

TITUS

Telle est ma destinée.
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée ;
D'un espoir si charmant je me flattais en vain :
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

Troisième étonnement, qui trouble Antiochus.

ANTIOCHUS

Qu'entends-je ? Ô ciel !

TITUS

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers, je règle sa fortune,
Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Je ne puis résister au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;
Et puisqu'il faut céder, cédon à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours ;
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment :
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence.

Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens,

Titus s'approche plus encore d'Antiochus et, lui prenant les mains, il continue.

TITUS

Ah ! Prince, jurez-lui que toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.

Titus va s'asseoir dans un angle de la pièce sur un banc de pierre qui court le long du mur. Adossé à la fresque, il a derrière lui les masques en mosaïques. Antiochus le regarde avec étonnement, et un espoir nouveau, qui se lève en lui, malgré lui.

Vous que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur, ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite ;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

Titus regarde Antiochus qui va pour s'approcher de lui et fait un geste pour l'arrêter. Il reste un instant replié sur lui-même, se lève et sort. Quand il croise Antiochus, il lui met simplement sa main sur l'épaule. Ses yeux sont humides. Ils échangent un dernier regard. Tandis que Titus sort, Arsace vient sur le pas de la porte et regarde Antiochus, qui en le voyant se détourne. Après un court silence, Arsace se permet de dire quelques mots de réconfort en faisant un pas vers Antiochus.

ARSACE

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

Antiochus répond en tournant toujours le dos à Arsace.

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime ?
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
Et quand je le croirais dois-je m'en réjouir ?

ARSACE

Mais moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

Antiochus se retourne vers Arsace.

ANTIOCHUS

Arsace, je me vois chargé de sa conduite ;
Je jouirai longtemps de ses chers entretiens,
Ses yeux mêmes pourront s'accoutumer aux miens,
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur ;
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE

N'en doutez point, Seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS

Quoi ? je lui pourrais plaire ?
Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs ?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croirait devoir ?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face :
Titus la quitte.

Antiochus s'éloigne d'Arsace et va s'asseoir sur le banc en face de la place occupée quelques instants auparavant par Titus. Il a ainsi devant lui les masques tragiques. Derrière lui la mosaïque est en cours d'achèvement et seul le visage d'un poète jouant de la flûte est visible.

ANTIOCHUS

Hélas ! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même ;
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse ?

Arsace vient s'inscrire devant des masques de tragédie.

ARSACE

Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux États voisins qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

Antiochus se lève, regarde Arsace avec un sourire et ils sortent.

ANTIOCHUS

Oui, je respire, Arsace, et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous ? Faisons ce qu'on attend de nous.

Séquence 20 – L'Atrium

Ils traversent l'atrium en parlant.

ANTIOCHUS

Entrons chez Bérénice ; et puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je ? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi ?

Il ralentit le pas puis s'arrête.

Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche
Qu'on l'abandonne ! Ah ! reine, et qui l'aurait pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE

La haine de Titus tombera tout entière,
Seigneur : si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

Après un dernier regard à Arsace, Antiochus quitte l'atrium. Arsace le suit à quelque distance.

Séquence 21 – Péristyle.

Antiochus et Arsace marchent en silence. Les peintres sont toujours là. Leur travail a peu avancé. Deux heures se sont écoulées depuis le début de l'action.

Le regard d'Antiochus s'attarde sur les peintures. Arsace l'observe. Brusquement Antiochus s'arrête :

ANTIOCHUS

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée

D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup, fuyons ; et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

Antiochus fait demi-tour. Arsace entend un bruit et se retourne. Bérénice apparaît au seuil de la salle des trophées.

ARSACE

Ah ! la voici, Seigneur : prenez votre parti.

ANTIOCHUS

Ô ciel !

BÉRÉNICE

Hé quoi, Seigneur ? vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était Titus que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE

De moi, Prince ?

ANTIOCHUS

Oui, Madame.

Bérénice les invite à entrer dans la salle des trophées.

Séquence 22 – La Salle des trophées

Tandis qu'ils se croisent, elle ajoute, baissant la voix :

BÉRÉNICE

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE

Quoi, Seigneur ?...

Après un temps pendant lequel le regard d'Antiochus s'attarde sur les marbres et les bas-reliefs qui font la gloire de l'empire, il reprend :

ANTIOCHUS

Suspendez votre ressentiment.

D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, et pleins de confiance,
Céderaient avec joie à votre impatience.

Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
À qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, Madame.

Il fait un demi-tour. Elle court après lui, bouleversée, et le retient.

BÉRÉNICE

Ô ciel ! quel discours ! Demeurez,

Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue :
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon âme :
Que vous a dit Titus ?

Antiochus s'échappe une fois encore dans les patios. Elle le rattrape.

Séquence 23 – Péristyle.

ANTIOCHUS

Au nom des dieux, Madame...

BÉRÉNICE

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS

Dieux ! quelle violence !

Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

Elle lui dit alors, avec beaucoup de fermeté (Antiochus a noté sa « violence ») :

BÉRÉNICE

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

Antiochus s'arrête et se retourne vers elle.

ANTIOCHUS

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je vais le frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE

Quoi ?

ANTIOCHUS

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE

Nous séparer ? Qui ? Moi ? Titus de Bérénice !

Bérénice s'appuie sur la fontaine, s'adosse à une colonne, elle perd son souffle. Antiochus continue :

ANTIOCHUS

Il faut que devant vous je lui rende justice :
Tout ce que dans un cœur sensible et généreux
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore ;
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore ?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

Phénice vient soutenir sa maîtresse défaillante.

BÉRÉNICE

Nous séparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE

Eh bien, Madame ?

Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
Ce coup sans doute est rude ; il doit vous étonner.

BÉRÉNICE

Après tant de serments, Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS

Quoi ? vous pourriez ici me regarder...

Bérénice reprenant son énergie se dirige vers la salle des trophées. De là elle lance à Antiochus, avec une vive hostilité :

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.

Elle s'adoucit pour dire à Phénice :

BÉRÉNICE

Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

Bérénice sort ainsi que Phénice. Antiochus, très touché, la regarde partir et lentement regagne la salle des trophées.

Séquence 24 – La Salle des trophées

Antiochus, seul avec Arsace, retrouve rapidement sa force de caractère.

ANTIOCHUS

Ne me trompé-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue ?
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger, sa haine me fait grâce.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré :
Je partais amoureux, jaloux, désespéré,
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

En marchant de long en large dans la salle des trophées, Antiochus se tourne vers Arsace, qu'il prend à témoin en élevant le ton :

ANTIOCHUS

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je serai responsable ?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable ?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité !
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.

L'ingrate ! M'accuser de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ? Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival,
Que pour la consoler je le faisais paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il
passe.
Demeurez seulement.

Antiochus, très ferme, s'adresse à Arsace. Sa décision semble à présent prise.

ANTIOCHUS

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir :
Ma gloire, mon repos tout m'excite à partir.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie,
Cours ; et partons du moins assurés de sa vie.

En quittant la salle, Arsace se retourne vers son maître afin d'être certain qu'il ne change pas d'avis.

Séquence 25 – Appartement de Bérénice, Péristyle.

Bérénice est sur la terrasse, le visage défait, s'efforçant de calmer son souffle.

BÉRÉNICE

Phénice ne vient point ? Moments trop rigoureux,
Que vous paraissent lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point ? Ah ! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre ;
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre ;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

Phénice fait son entrée par la terrasse. Bérénice la voit et va rapidement au devant d'elle.

BÉRÉNICE

Chère Phénice, eh bien ! as-tu vu l'empereur ?
Qu'a-t-il dit ? Viendra-t-il ?

PHÉNICE

Oui, je l'ai vu Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE

Vient-il ?

PHÉNICE

N'en doutez point, Madame, il va venir.

Phénice entraîne Bérénice dans son appartement et la fait asseoir devant une table couverte d'onguents et de poudres.

Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE

Laisse, laisse Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornements ?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je mes pleurs ? Si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

Bérénice essuie une larme et plonge la tête dans ses bras pour cacher ses sanglots.

Séquence 26 – Appartement Titus

Dans ses appartements, Titus, donne un ordre à Paulin.

TITUS

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

Paulin s'en va en murmurant, s'adressant à des statues de dieux, au passage :

PAULIN

Ô ciel ! que je crains ce combat !
Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'État.
Voyons la reine.

Titus reste seul.

TITUS

Hé bien ! Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrais-je dire enfin : « Je ne veux plus vous voir » ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime ;

Titus est bouleversé par devant tant de questions qui se posent à lui. Il se met à marcher, ses pas le portent devant une table où sont des plans de Rome, peut-être une maquette. Il s'arrête à la table.

Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se tait, et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine.
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.

Ayant quitté la table, il se retrouve devant son propre buste.

TITUS

Que Rome avec ses lois mette dans la balance
 Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance :
 Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux !
 Quel air respirez-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
 Où la haine des rois, avec le lait sucée,
 Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
 Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
 N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?

C'est lui qui interroge sa statue.

TITUS

Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
 Ah lâche ! fais l'amour, et renonce à l'empire ;
 Au bout de l'univers va, cours te confiner,
 Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
 Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
 Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
 Depuis huit jours je règne, et jusques à ce jour,
 Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
 D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre ?
 Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?
 Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
 Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
 L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
 Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
 Et de ce peu de jours si longtemps attendus,
 Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
 Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige ;

Titus quitte brusquement son appartement et se dirige vers la terrasse.

Séquence 27 – Péristyle.

En sortant, pour aller par cette terrasse rejoindre l'appartement de Bérénice,
 il murmure :

TITUS

Rompons le seul lien...

Séquence 28 – Appartement Bérénice

Bérénice, elle aussi, écarte les esclaves et Phénice qui sont autour d'elle et se lève pour se diriger vers la terrasse.

BÉRÉNICE

Non, laissez-moi vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici,
Il faut que je le voie.

Séquence 29 – Péristyle.

Titus s'avance sur la terrasse. Bérénice sort de son appartement et le voit.

BÉRÉNICE

Ah ! Seigneur, vous voici !
Eh bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous séparer ; et c'est lui qui l'ordonne !

TITUS

N'accablez point, Madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire,
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur,
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
À retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

Bérénice se laisse tomber sur un banc. Titus vient à ses genoux.

BÉRÉNICE

Ah ! cruel ! est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée

Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,
 Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
 À quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
 Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
 Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
 Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
 Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
 Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?
 Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
 Il était temps encor : que ne me quittiez-vous ?
 Mille raisons alors consolaient ma misère :
 Je pouvais de ma mort accuser votre père,
 Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
 Tout l'univers plutôt qu'une si chère main.
 Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
 M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
 Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
 En ce jour où j'espère un bonheur immortel,
 Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,

Bérénice caresse le visage de Titus, à ses genoux.

Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
 Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux.
 Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
 Je pouvais vivre alors et me laisser séduire ;
 Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
 Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
 Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
 Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
 Que sais-je ? j'espérais de mourir à vos yeux,
 Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
 Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
 Tout l'empire parlait, mais la gloire, Madame,
 Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
 Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
 Je sais tous les tourments où ce dessein me livre,
 Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
 Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner,
 Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Bérénice se lève et s'éloigne de Titus, rompant l'émotion qui venait de les réunir.

BÉRÉNICE

Eh bien ! réglez, cruel ; contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais : adieu.

Bérénice s'est éloignée de Titus sur ces derniers vers. Mais elle s'arrête et se retourne vers l'empereur qui se relève et s'avance vers elle.

BÉRÉNICE

Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus !
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

Titus a rejoint Bérénice. Ils sont tout proches, à s'embrasser. Titus caresse à son tour doucement le visage de la reine.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste Renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

La perspective de la mort de Titus donne à Bérénice un énergie nouvelle.

BÉRÉNICE

Ah Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS

Hélas ! vous pouvez tout, Madame : demeurez,
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ? En ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

Ils s'étreignent et Bérénice dit en s'écartant :

BÉRÉNICE

Eh bien Seigneur, eh bien ! qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS

À quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder ?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice !

TITUS

Je les compte pour rien ? Ah ciel ! quelle injustice !

BÉRÉNICE

Quoi ? pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger ?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !

TITUS

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits :

Bérénice prend la main de Titus et l'embrasse longuement. Celui-ci s'éloigne de Bérénice. Leurs mains se quittent et l'empereur vient s'appuyer sur une colonne en tournant le dos à la reine.

TITUS

Il les faut maintenir et c'est ce que je dois.
 Malheureux ! Car toujours la patrie et la gloire
 Ont parmi les Romains remporté la victoire.
 Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
 Passe l'austérité de toutes leurs vertus,
 Qu'elle n'approche point de cet effort insigne,
 Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
 De laisser un exemple à la postérité
 Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
 Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
 De tous vos sentiments mon cœur est éclairci ;
 Je ne vous parle plus de me laisser ici.
 Qui moi ? J'aurais voulu, honteuse et méprisée,
 D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
 J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
 C'en est fait, et bientôt vous ne me craignez plus.
 N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
 Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures ;
 Non ; si le ciel encore est touché de mes pleurs,
 Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
 Si je forme des vœux contre votre injustice,
 Si devant que mourir la triste Bérénice
 Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
 Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.

Bérénice a fait quelques pas pour se rapprocher de Titus. Celui-ci s'est retourné vers elle. Très forte dans sa douleur, elle lui annonce enfin son intention la plus tragique :

Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée ;
 Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
 Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
 Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser.
 Adieu.

Bérénice retourne dans son appartement. Elle fait un signe aux esclaves, qui viennent tirer les grands rideaux pour l'isoler de l'extérieur.

Séquence 30 – Appartement de Bérénice

Bérénice se jette dans les bras de Phénice.

Séquence 31 – Appartement de Titus

Titus, par la terrasse, entre dans son appartement. Il dit à Paulin :

TITUS

Je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.

PAULIN

Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur ; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin : songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir...

Titus va s'effondrer sur un siège.

TITUS

Non, je suis un barbare.
Moi-même, je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.

Il se relève.

Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN

Quoi ! Seigneur ?

Titus, qui s'apprêtait à sortir, revient sur ses pas.

TITUS

Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN

Ne troublez point le cours de votre renommée :
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée,
Rome, qui gémissait, triomphe avec raison ;
Tous les temples ouverts fument en votre nom ;
Et le peuple, élevant vos vertus jusques aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS

Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, prince malheureux !
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

Séquence 32 – Couloir

Dans le couloir, Antiochus marche d'un pas rapide vers l'appartement de Titus.

Séquence 33 – Appartement de Titus

Antiochus entre en bousculant quelques esclaves ou soldats. Il s'adresse à Titus :

ANTIOCHUS

Qu'avez-vous fait Seigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison ;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous ? Allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire ?

Rutile entre par la terrasse.

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat
Viennent vous demander au nom de tout l'État.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

Je vous entends, grands dieux : vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine,
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah ! courez chez la reine.

PAULIN

Quoi ? vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS

Il suffit Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Titus échange un long regard avec Antiochus et il sort.

Séquence 34 – Salle des trophées

Arsace remonte rapidement l'escalier du jardin conduisant à la salle des trophées. En haut des marches se trouve Antiochus. Arsace paraît surpris de le voir. En parlant, ils entrent dans la pièce.

ARSACE

Ah quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE

La reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS

Elle part ?

ARSACE

Dès ce soir.

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur :
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à Titus.

ANTIOCHUS

Ô ciel ! qui l'aurait cru ?

Et Titus ?

ARSACE

À ses yeux Titus n'a point paru.

Le peuple avec transport l'arrête et l'environne.
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne ;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,
Deviennent pour Titus autant d'engagements,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tout ses soupirs et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait ; et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue !
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue,
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis ;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune
Croît même, en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il ?

Par la porte donnant sur le couloir restée ouverte, on voit Titus qui se dirige vers eux. Sur le pas de la porte, il ordonne à ceux qui le suivent :

TITUS

Demeurez : qu'on ne me suive pas.

Les esclaves ferment la porte. Titus s'avance vers Antiochus.

TITUS

Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.

Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.

Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,

Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.

Titus se dirige vers la terrasse.

TITUS

Venez, Prince, venez : je veux bien que vous-même

Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

Il sort.

Séquence 35 – Péristyle.

Titus, sur la terrasse, arrive devant l'appartement de Bérénice dont les rideaux sont toujours tirés. Titus hésite. Sa silhouette se détache entre les rideaux.

Séquence 36 – Salle aux Trophées

Antiochus, resté seul avec Arsace, s'adresse à la statue d'un dieu.

ANTIOCHUS

Qu'ai-je donc fait, grands dieux ? Quel cours infortuné

À ma funeste vie aviez-vous destiné ?

Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage

De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.

Et je respire encor ? Bérénice ! Titus !

Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

Séquence 37 – Appartement Bérénice

Dans les appartements de Bérénice, les malles sont maintenant fermées. Des esclaves viennent les enlever. Titus est entré dans l'appartement. Il se retrouve en face de Bérénice, qui veut le repousser.

BÉRÉNICE

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps.

TITUS

Madame,

Un mot.

BÉRÉNICE

Non.

TITUS

Dans quel trouble elle jette mon âme !
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain,
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure,
Et je pars.

TITUS

Demeurez.

Bérénice qui jusqu'à présent était dans le mouvement, surveillant ses malles, s'arrête face à Titus. Elle reprend un mot qu'il a d'abord utilisé lui-même :

BÉRÉNICE

Ingrat ! que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?

Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense, a pu les animer ?
Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
À mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

Bérénice s'en va.

TITUS

Ô ciel ! Que vous êtes injuste !

BÉRÉNICE

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Eh bien, avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire ?

Sur le pas de la porte, à nouveau elle s'est arrêtée.

Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse !
Que je puisse jamais oublier Bérénice !
Ah dieux ! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !

Après avoir fait quelques pas vers Bérénice, Titus s'en détourne et, presque pour lui-même, il continue :

Ce jour surpasse tout. Jamais je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse,
Et jamais...

BÉRÉNICE

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez !
Quoi ? dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah, cruel ! par pitié, montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée,
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre âme exilée en secret
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

Titus a pris une lettre posée en évidence sur une console.

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat, lisez et me laissez sortir.

TITUS

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ? ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?
Vous cherchez à mourir ? et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir ?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

Phénice s'en va suivie de tous les esclaves. La porte se ferme, les rideaux donnant sur la terrasse sont maintenant à moitié tirés. Bérénice se laisse tomber sur un siège.

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs

Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
 Mais quoi que je craignisse, il faut que je le die,
 Je n'en avais prévu que la moindre partie ;
 Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
 Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.

Titus, doucement, s'est approché de Bérénice.

TITUS

Rome de votre sort est encore incertaine.
 Moi-même à tous moments je me souviens à peine
 Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
 Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
 Mon amour m'entraînait, et je venais peut-être
 Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.

Ils sont à nouveau très proches. Mais Bérénice a détourné la tête. Titus vient chercher son regard.

TITUS

Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;
 Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
 C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
 À son dernier excès est enfin parvenue.
 Je ressens tous les maux que je puis ressentir,
 Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.

Il parle maintenant avec une clarté, une fermeté nouvelle.

TITUS

Ne vous attendez point que las de tant d'alarmes,
 Par un heureux hymen je tariesse vos larmes :
 En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
 Ma gloire inexorable à toute heure me suit ;
 Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
 L'empire incompatible avec votre hyménée,
 Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
 Je dois vous épouser encor moins que jamais.
 Oui, Madame ; et je dois moins encore vous dire
 Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
 De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
 Soupirer avec vous au bout de l'univers.
 Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
 Vous verriez à regret marcher à votre suite

Un indigne empereur, sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie ;
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain :

Séquence 38 – Péristyle.

Antiochus arrive et les regarde, d'une certaine distance, il entend la voix de Titus.

TITUS – off –
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tout moment je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.

Séquence 39 – Appartement de Bérénice

Nous revenons sur Titus et Bérénice, à l'intérieur.

TITUS
En l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE
Hélas !

Titus paraît calme et résolu quand il évoque sa mort possible :

TITUS
Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.

Titus voit Antiochus, comprend qu'il a entendu, et lui dit :

TITUS
Jugez-nous.

Titus a pris la main de Bérénice, celle-ci la retire doucement. Antiochus s'avance vers eux.

ANTIOCHUS

Je crois tout : je vous connais tous deux.
 Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
 Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime ;
 Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
 À vos plus chers amis j'ai disputé ce rang :
 Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
 Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
 La reine son amour, et vous, Seigneur, le vôtre.
 La reine, qui m'entend, peut me désavouer :
 Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
 Répondre par mes soins à votre confiance.
 Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance ;

Pendant qu'Antiochus parle, Titus s'écarte de Bérénice. Ainsi Antiochus peut s'adresser à l'un ou à l'autre. Bérénice, restée assise, est au milieu d'eux.

Mais le pourriez-vous croire en ce moment fatal,
 Qu'un ami si fidèle était votre rival ?

TITUS

Mon rival ?

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
 Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
 Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu ;
 Je n'ai pu l'oublier ; au moins je me suis tu.
 De votre changement la flatteuse apparence
 M'avait rendu tantôt quelque faible espérance :
 Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
 Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir ;
 Je suis venu, Seigneur, vous appeler moi-même ;
 Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
 Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
 Pour la dernière fois je me suis consulté ;
 J'ai fait de mon courage une épreuve dernière ;
 Je viens de rappeler ma raison tout entière :
 Jamais je ne me suis senti plus amoureux.

L'idée d'une mort prochaine vient à son tour frapper Antiochus.

ANTIOCHUS

Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :
 Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire ;
 J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
 Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas,
 Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
 Puisse le ciel verser sur toutes vos années
 Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !
 Ou s'il vous garde encore un reste de courroux,
 Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups
 Qui pourraient menacer une si belle vie
 Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

Bérénice se lève.

BÉRÉNICE

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux,
 En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
 Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
 Partout du désespoir je rencontre l'image,
 Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
 Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

À Titus :

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
 Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
 La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
 N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
 J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
 Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
 J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
 Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
 Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
 Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes.
 Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
 Vous avoir assuré d'un véritable amour.
 Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
 Par un dernier effort couronner tout le reste.
 Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
 Adieu, Seigneur, réglez : je ne vous verrai plus.

Bérénice sort, elle se dirige vers l'extérieur Pendant qu'elle s'adressait à Titus, Antiochus s'était reculé vers la terrasse. Bérénice passe devant lui. Il la suit.

Séquence 40 – Péristyle.

Bérénice s'arrête, se retourne et s'adresse à Antiochus. Sur ses dernières phrases apparaît Titus.

BÉRÉNICE

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs, et vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre, et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

À Titus :

Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

Elle s'éloigne.

ANTIOCHUS

Hélas !

Titus s'en retourne sans doute rejoindre les membres du Sénat. On le voit happé par un groupe qui l'attend.

Séquence 41 – Appartement Bérénice

Bérénice est dans son appartement, à présent entièrement vide. Elle en ressort.

Séquence 42 – Péristyle.

Antiochus est resté sur la terrasse. Bérénice l'aperçoit mais celui-ci ne la voit pas. Il a le regard perdu sur le jardin où des esclaves transportent les malles de Bérénice. Bientôt celle-ci les rejoint et s'éloigne avec eux. Sur cette image se déroule le générique de fin.